

loin de ramener ceux qui s'égarèrent, ne sont qu'une occasion de plus de blasphèmes et d'impies : l'orgueil de l'homme se révolte contre le châtimeut, et l'on entend retentir le cri du premier rebelle : *Non serviam*. "Ni Dieu, ni maître," répètent ces disciples de Satan, même lorsque Dieu se montre par les terribles coups qu'il frappe, et ils ne s'aperçoivent pas qu'en rejetant l'autorité divine, si douce et si paternelle, ils se précipitent sous le despotisme impitoyable dont ils auront besoin pour conserver encore un peu d'ordre matériel et ne pas se dévorer entre eux.

Dès les premières heures de l'année, la mort touchait l'un des plus acharnés ennemis de Dieu. M. Hérol, préfet de la Seine, avait fait enlever le crucifix et toutes les images religieuses des écoles; il voulait que rien ne rappelât plus à l'enfant le Christ, qui l'a racheté de l'état humiliant où le tenait le paganisme, et cette Vierge et ces saints qui sont les protecteurs de l'enfance; en un mot, il se faisait l'exécuteur des ordres de la Franc-Maçonnerie. Dieu lui a laissé trois ans; puis il est intervenu et il l'a arrêté dans le cours de ses sinistres exploits, alors que par son âge M. Hérol pouvait se croire assuré de nombreuses années.

Nous n'avons pas à juger ce qui s'est passé entre Dieu et cet homme à ses derniers moments; mais le fait est là; un des chefs de l'armée qui se lève aujourd'hui contre l'Eglise du Christ a été frappé par la mort, il n'a pas même pu jouir de la vue des ruines qu'il préparait. Certes, il y avait là une grande leçon. Comment a-t-elle été reçue? On le sait: les fanéruilles de M. Hérol ont été le triomphe public de l'irréligion et de l'athéisme; le monde officiel a participé à ce triomphe, l'armée, la magistrature, les plus hauts fonctionnaires de l'Etat, et l'on a vu d'humbles religieuses obligées de faire partie du cortège funèbre, qui était une insulte à leur foi et à leur conscience. N'est-ce pas un défi porté à Dieu? Que n'a point à redouter un peuple dont les représentants agissent de la sorte?

Quelques jours après, c'était une manifestation en l'honneur du révolutionnaire qui avait pris pour programme et pour mot d'ordre ces mots dictés par l'enfer: *Ni Dieu, ni maître*. Il n'avait guère survécu à ce défi; mais on n'en avait pas moins glorifié sa tombe, et, un an après sa mort, on prétendait renouveler cette glorification. Elle a eu lieu, en effet, malgré les mesures prises par un gouvernement qui commence à s'effrayer des conséquences des doctrines mêmes qui l'ont amené au pouvoir. Grâce à ces doctrines qu'on ne peut combattre efficacement, après les avoir prêchées publiquement, Paris a revu les émeutes qui n'étaient pas revenues depuis dix ans, et les cris de *Vive la Commune! Mort aux gouvernants!* se sont fait entendre de nouveau; il y a eu des coups et des blessures, on a vu des foules furieuses, et le peuple, comme on dit, a fait de sa force un premier essai qui présage bien d'autres excès.

Nous devons signaler encore un autre scandale. Nos lecteurs savent qu'une sévère condamnation a atteint l'indigne écrivain qui cherche à souiller la pure mémoire de Pie IX et qui jette chaque jour l'outrage sur tout ce que les honnêtes gens respectent et honorent. Nous pourrions croire qu'il appartient aux dépositaires de l'autorité de faire respecter les jugements rendus

et de sauvegarder l'honnêteté publique. Il paraît qu'il n'en est pas ainsi sous la République dont jouit la France. C'est le misérable pamphlétaire qui se glorifie lui-même de la condamnation qui l'a frappé, qui affiche partout le jugement porté contre lui, et qui salit tous les murs de la capitale d'une nouvelle infamie dans laquelle il annonce qu'il poursuivra l'œuvre que la magistrature a prétendu arrêter. On a trouvé des lois pour proscrire les religieux, n'y en a-t-il donc pas pour débarrasser les rues de ces ordures? S'il n'y en a pas, que penser d'un gouvernement qui reste impuissant devant tant d'infamies? A quoi sert-il, s'il ne peut protéger les honnêtes gens? Et où peut-il mener la nation qui a le malheur de le subir?

La journée du 8 janvier, qui a vu la manifestation en l'honneur de Blanqui, était celle où l'on procédait dans le tiers des départements français, au renouvellement des sénateurs sortants. Nous n'hésitons pas à dire que cette élection sénatoriale est un déplorable symptôme de la dégradation dans laquelle est tombé le pays. La politique opportuniste a donné sa mesure: à l'extérieur, elle n'a su que nous créer des difficultés et abaisser la France au rang d'une puissance de troisième ordre; au dedans, les épurations ont mis les intriguants à la place des hommes capables, et les mesures les plus contraires à la religion ont affligé à la fois les catholiques et les vrais amis de la liberté, en même temps qu'elles éloignaient de la France ses plus fidèles amis du dehors. Il était donc permis de croire que les électeurs sénatoriaux répudieraient une politique si funeste; au contraire, ils lui ont donné la majorité, et, pour comble, ceux de Paris ont appelé au Sénat, avec M. Labordère, le représentant de l'indiscipline dans l'armée.

Ainsi, l'armée désorganisée, la magistrature affaiblie, le clergé persécuté, les intrigues remplaçant le mérite, Dieu chassé des écoles et de toutes les institutions, les masses systématiquement corrompues, l'athéisme glorifié: voilà ce qu'a fait la politique opportuniste, et voilà ce qui ne l'a pas empêchée de l'emporter dans les dernières élections. Est-il une plus triste situation? Et n'est-il pas vrai que la France malade, affolée, se précipite avec un aveugle emportement vers les plus effroyables catastrophes?

Ces catastrophes sont-elles inévitables? Humainement parlant, oui, et c'est le juste châtimeut des insensés qui crient: *Non serviam*, Ni Dieu, ni maître.

Mais à la parole de révolte a répondu celle-ci: *Quis ut Deus?* Qui est semblable à Dieu? Et cette parole peut encore nous sauver. Déjà beaucoup répondent par la parole de l'ange à celle du démon. La persécution ranime la foi; Dieu nous donne un admirable clergé, d'intrepides évêques; les œuvres de foi, de zèle et de charité se multiplient, et la Révolution, qui a donné sa mesure, ne peut plus faire que des dupes volontaires. Il dépend de nous de nous sauver. Rendons à Dieu sa place, et que cette parole inscrite sur le temple de Montmartre: *Gallia penitens et devota*, la France repentante et dévouée au Christ, devienne vraie pour tous les Français.

Humainement parlant, la France va à l'abîme; en voyant ce qu'elle est encore, malgré tout ce qui se fait pour la perdre, en songeant à nos saints, à nos missionnaires, à nos religieux, à tant d'âmes qui se dévouent au service de Dieu et au salut de leurs